Études Orientales, Slaves et Néo-Helléniques

Normes et marginalités à l'épreuve

sous la direction de
Naoum Abi-Rached

Presses Universitaires de Strasbourg

« Études orientales, slaves et néo-helléniques »

collection publiée par le GEO – EA 1340,
Université de Strasbourg

Dans la même collection

Martine Breuillot
Continuité et polyvalence : un atout pour l'hellénisme

Sous la direction de
Naoum Abi-Rached

Normes et marginalités à l'épreuve

Presses universitaires de Strasbourg
2010

Les Presses universitaires de Strasbourg remercient
le Conseil scientifique de l'Université de Strasbourg
et la Société des Amis des Universités de l'Académie de Strasbourg
pour le soutien accordé à cette publication.

Les auteurs remercient Jacqueline Jondot, professeur d'anglais à l'Université de Toulouse le-Mirail, pour avoir visé les abstracts insérés en fin de volume.

ISBN : 978-2-86820-407-3

© 2010 Presses universitaires de Strasbourg
Palais universitaire – 9 place de l'Université – BP 90020
F-67084 STRASBOURG CEDEX

À la mémoire de Toufic Fahd
Pour tout ce qu'il a donné
à la recherche
et au GEO

La pratique du *zâr* en Iran : guérison ou superstition

Nader Nasiri-Moghaddam
(Université de Strasbourg)

En décembre 2002, lors d'un voyage d'études en Iran durant lequel je devais photographier et filmer les châteaux portugais dans le golfe Persique, j'ai eu la chance d'assister au rituel du *zâr*, organisé, en cachette, dans un local à Qeshm, une île située dans le détroit d'Ormuz dans le golfe Persique. Ce fut une chance, en effet, car depuis 1979, date de l'établissement de la République islamique en Iran, la pratique de ce rituel est tantôt tolérée, tantôt interdite. Par ailleurs, je n'étais sur place que pour dix jours et l'on peut imaginer à quel point j'étais content de voir que, durant ce court laps de temps, une telle occasion se soit présentée et que grâce à l'intervention d'une connaissance locale, je pouvais assister à ce rituel. Devant promettre de ne rien filmer ni photographier, tout ce que je mentionne dans cette présentation, est, en quelque sorte, le fruit de mon témoignage oculaire ainsi que le résultat de mes recherches à travers les quelques maigres sources qui existent en langue persane sur ce sujet. Néanmoins, un film documentaire de huit minutes, découvert sur Internet, permet de visualiser la pratique de ce rituel[1]. Ce court documentaire est en langue persane, sans sous-titre.

Concernant la raison du choix de ce sujet, par rapport au thème de notre colloque, on peut dire que, si la médecine en tant que science, telle que nous la connaissons aujourd'hui, se présente comme la norme dans la société iranienne, le rituel du *zâr*, pratiqué comme un traitement paramédical, pour chasser les mauvais esprits du corps malade, peut être considéré comme marginal. Ce rituel est pratiqué depuis des siècles dans le sud de l'Iran, notamment dans les régions au bord du golfe Persique. Il est difficile de donner une date précise comme il est impossible de dire avec certitude qu'il est d'origine iranienne. Par ailleurs, certains pensent que ce rituel

1. On peut visualiser le film à l'adresse suivante : http://www.youtube.com/watch?v=sfckEt4yShg&feature=related

vient d'Afrique, plus précisément d'Éthiopie ou du Soudan ou d'Égypte (Torrey, 1967, vol. 13 : 216-223 ; Constantinides, 1972 : 75-95 ; Seligmann, 1914 : 300-323). Les avis divergent également sur l'origine du mot *zâr*. Certains pensent qu'il est issu de l'arabe, alors que d'autres spécialistes considèrent qu'il ne dérive pas de l'arabe, mais du persan (Natvig, 1987 : 669-689). L'origine du mot *zâr* en sanskrit est « jera » qui signifie handicapé. Il est également mentionné avec la même signification dans l'Avesta, livre sacré des zoroastriens (Modarressi, 1968 : 149-155). Le mot *zâr* en persan actuel est utilisé sous trois formes : suffixe, adjectif et verbe composé. Comme suffixe, il désigne à la fois un lieu où pousse quelque chose (ex. *gandom-zâr* = champ de blé) ou un lieu abondant en quelque chose (ex. *namak-zâr* = marais salant). En tant qu'adjectif, *zâr* signifie lamentable, déplorable, pitoyable, faible et mince. Enfin, comme verbe composé avec *zâr* nous avons un seul exemple : *zâr-zadan* qui signifie pleurer amèrement (Lazard, 1999 : 241 ; Dehkhodâ, 1998, vol. 8 : 529-530 ; Mo'in, 1997, vol. 2 : 1710).

Laissons de côté ces différents avis et entrons dans le vif du sujet en disant que le *zâr* est une cérémonie de possession et plus spécifiquement d'adorcisme[2]. II est destiné aux personnes présentant des troubles d'ordre physique ou psychique. Pour plus d'explications, d'après une croyance populaire chez ceux qui pratiquent le rituel de *zâr*, toute maladie incurable a pour cause le « *bâd* » qu'on peut traduire par l'esprit qui pénètre le corps humain par l'intermédiaire d'un génie. Le corps devient ainsi la monture (*markab*) du génie. Toujours d'après cette croyance, l'esprit peut être musulman ou infidèle et il peut se présenter sous les sept formes suivantes : *zâr, nubân, mashâyekh, jen, pari, div et ghul*. La plus dangereuse de ces formes est le *zâr* qui fait partie des esprits infidèles. Le *zâr* peut être féminin ou masculin. Il existe plus de soixante-douze sortes de *zâr* dont deux les plus importants sont « *Arnavand* » et « *Barasât* » qui sont respectivement le père et la mère des *zâr*. Lorsqu'un de ces deux esprits pénètre le corps humain, la personne commence à avoir mal au ventre et la migraine, et elle est atteinte finalement d'une paralysie générale (Riyâhi, 1977 : 4).

Les noms de soixante-dix autres *zâr* qui sont les enfants de « *Barasât* » et « *Arnavand* » ne sont pas tous répertoriés ; quelques-uns, souvent mentionnés dans le sud de l'Iran sont, par ordre alphabétique, les suivants :

Adamu (provoque la folie)
Adikatu (provoque l'épilepsie)
Anbasu (provoque le rhumatisme)
Bâbur (provoque l'évanouissement)
Bujambé (provoque la laryngite)
Bumaryam (provoque le lumbago et le saignement chez les femmes)
Çinyâsé (provoque les troubles mentaux)

2. Possession par une puissance externe ; opposé de l'exorcisme.

Cost (provoque les courbatures)
Damfé (provoque les maladies cardiaques)
Dingmâru (provoque les maladies oculaires)
Eskandar (provoque les palpitations et la faiblesse)
Fâsel (provoque la démence)
Logit (provoque la paranoïa)
Maturi (provoque les troubles cardio-vasculaires et la dépression)
Namrud (provoque le lumbago et le rhumatisme)
Of-mamit (provoque la démence et le délire)
Omgâré (provoque l'insomnie et la voracité)
Pépé (provoque la fièvre, la toux, la migraine et la paralysie)
Qesâs (provoque l'agitation et l'inquiétude)
Râylo (provoque le mal aux épaules et la faiblesse)
Sheikh-shangar (provoque le stress et l'eczéma)
Taqruri (provoque la douleur dans les entrailles)
Vadal (provoque les troubles physiques et psychiques)
Varar (provoque le gonflement)
Yusef (provoque la paralysie) (Riyâhi, 1977 : 8-14 ; Sâ'edi, 1966 : 58-81).

On voit donc que chacun de ces *zâr* lorsqu'il pénètre le corps humain par le biais d'un génie, devient la cause, plus ou moins spécifique, d'une maladie ou des ennuis de santé. Pour soigner la personne malade, il faut établir le contact avec le génie afin de le faire sortir du corps. Pour cela, il faut s'adresser aux personnes qui savent entrer en contact avec des génies. Ces personnes sont, en général, appelées « *bâbâ-zâr* » s'il s'agit d'un homme et « *mâmâ-zâr* » s'il s'agit d'une femme. Les *bâbâ-zâr* et *mâmâ-zâr* dans le sud de l'Iran ont, en général, la peau noire et cela montre qu'ils ont des origines africaines (Riyâhi, 1977 : 5).

Lorsqu'on fait appel à un *bâbâ-zâr* et à une *mâmâ-zâr*, un rituel de « *zâr-giri* » qu'on appelle également « *bâzi* » signifiant le jeu, sera alors organisé. Mais, avant cela, il faut d'abord laver et purifier le malade avec une poudre qui est un mélange de 21 éléments, dont la cardamome, le safran, l'eau de rose, la noix de muscade indienne et l'huile de jasmin. Après la purification, on sépare le malade de sa famille et il sera caché de trois à sept jours dans un endroit dans lequel seuls *bâbâ-zâr* et *mâmâ-zâr* ont le droit de se rendre. Durant cette période qu'on appelle « *hejâb* » qui signifie voile ou rideau, le malade ne doit voir ni chien ni poule, car selon les pratiquants de « *zâr-giri* », ceux-ci dérangent les esprits (Sâ'edi, 1966 : 42). La personne malade n'a pas le droit non plus de rencontrer quelqu'un du sexe opposé à l'exception de *bâba-zâr* et *mâmâ-zâr*. Après la période de « *hejâb* », c'est l'étape où *bâbâ-zâr* fait sortir le génie du corps de la personne malade. Pour cela, on allonge le malade par terre et on accroche les deux gros orteils avec une ficelle en poils de chèvre. Puis, on met sous le nez du malade un peu de « *seyfeh* » qui est une sorte d'huile de poisson. On fait brûler également un peu de poils de chien que l'on fait

sentir au malade. Ensuite, *bâbâ-zâr* frappe le corps du malade avec des branches de bambou appelées « *kheyzarân* » pour faire sortir le génie du corps. En général, le génie sort avec des cris. À ce stade, le malade est libéré du génie installé dans son corps, mais il n'est pas guéri, car le mauvais esprit ou « *bâd* » est toujours dans sa tête. Il faut donc organiser le rituel de *bâzi* pour satisfaire l'esprit afin qu'il ne dérange plus le malade. L'esprit sera satisfait lorsqu'il y aura un sacrifice, en général, une chèvre égorgée dont le sang sera bu par le malade, mais aussi par *bâbâ-zâr* et *mâmâ-zâr*. La réputation de ces deux derniers dépend du nombre de sacrifices pratiqués durant leur carrière. À part ce sacrifice, certains esprits demandent de l'argent, de l'or, des tissus chers, comme la soie, pour ne plus venir déranger le corps malade (Sâ'edi, 1966 : 45-50).

Lorsque *bâbâ-zâr* entre en contact avec l'esprit à travers les chansons qu'il chante, la tête du malade commence à trembler et au fur et à mesure que le malade entre en transe, l'esprit se met à s'exprimer par la bouche du malade et présente ses exigences pour le laisser en paix. Une fois que l'esprit est satisfait, le corps du malade n'est plus la monture de l'esprit. Mais, ce dernier reste à jamais dans la tête de la personne contaminée. Si plus tard, cet ancien malade ne respecte pas l'esprit, pour une raison quelconque, à titre d'exemple en touchant un cadavre, l'esprit peut de nouveau déranger la personne. Dans ce cas, il faut de nouveau organiser le rituel du *zâr* pour se faire pardonner (Sâ'edi, 1966 : 53).

Outre *mâmâ-zâr*, *bâbâ-zâr* et le malade, pour le rituel du *zâr*, il faut également la présence de musiciens et de répétiteurs. Ces derniers sont des personnes qui tout en applaudissant répètent les chansons de *bâbâ-zâr*. Les répétiteurs sont, en général, des anciens malades, on les appelle « *ahl-e havâ* » qu'on peut traduire par « celui qui appartient à la famille des esprits ». Il arrive parfois que certains de ces répétiteurs se mettent à trembler lorsque *bâbâ-zâr* entonne la chanson qui excite l'esprit se trouvant dans leur corps. Les personnes qui accompagnent *bâbâ-zâr* et *mâmâ-zâr* dans ce rituel ne sont pas toutes d'anciens malades ; on peut les distinguer à la couleur de leur vêtement. Les anciens malades ou *ahl-e havâ* sont habillés en blanc. Quant aux autres, on les appelle « *sâfi* » qu'on peut traduire par le « non contaminé ». Les *sâfi* portent des vêtements colorés, mais pas blancs (Bolukbâshi, 2001, vol. 10 : 478-481 ; Sâ'edi, 1966 : 52).

Si un étranger est intéressé par ce rituel, il peut y assister, mais à aucun moment, il ne doit pas se moquer des esprits, sinon il sera châtié par *bâbâ-zâr* ou *mâmâ-zâr*. Le rituel du zâr se déroule parfois durant trois nuits d'affilée, parfois sept nuits et dans certains cas, il peut continuer jusqu'à douze nuits. Si au bout de douze nuits, l'esprit n'accepte pas de laisser tranquille le corps, le malade devient inguérissable et on l'appelle désormais « *tahran* ». Cette appellation est le pire qui puisse arriver à quelqu'un, car il sera ainsi exclu de la société. Partout où le *tahran* se rend, il est chassé et haï par les gens (Sâ'edi, 1966 : 51).

La musique et le chant sont deux éléments essentiels du rituel du *zâr*. Les instruments de musique sont trois types de tambour :

Grand Tambour appelé *Gap-Dohol*
Tambour uni-face appelé *Pipah*
Tambour biface appelé *Kasser*

Le chant, comme je viens de le dire, est aussi un élément indispensable du rituel du *zâr*. *Bâbâ-zâr* connaît plus ou moins 300 chansons dont la plupart contiennent des paroles africaines qui sont souvent apprises par cœur par les *bâbâ-zâr* et transmises de père en fils sans vraiment en connaître la signification. Certaines chansons sont influencées par l'Islam et la religion chiite. Il ne s'agit pas des chansons récitées pour le *zâr*, mais pour d'autres types d'esprits à savoir ceux qui sont musulmans comme *Sheikh Shangar*.

En guise de conclusion à tout ce qui précède, l'on peut déduire que dans le sud de l'Iran, les gens qui habitent au bord du golfe Persique, notamment ceux qui vivent de la mer (les marins ou les pêcheurs), il arrive souvent, qu'ils soient, au moins une fois dans leur vie, victimes des esprits et plus particulièrement du *zâr*. Être pauvre ou riche ne change rien à la situation, car le *zâr* pénètre le corps humain sans aucune exception ; toutefois, c'est pour sortir que la satisfaction du *zâr* peut être différente selon la catégorie sociale à laquelle appartient le malade. Mais, une fois libéré, tous les malades, riches ou pauvres, sont égaux, car ils deviennent « *ahl-e havâ* » ou membre de la famille des esprits. Ces libérés du *zâr* doivent désormais s'entraider et ne jamais faire de mal à aucun autre membre de la famille. Ainsi, commence une vie paisible sous le regard vigilant des esprits.

* * *

Bibliographie

Bolukbâshi, 'Ali, 2001, « Ahl-e havâ », *Dâ'erat ol-ma'âref-e bozorg-e eslâmi*, Téhéran, Markaz-e Dâ'erat ol-ma'âref-e bozorg-e eslâmi, vol. 10, p. 478-481.

Constantinides, M., 1972, *Sickness and the Spirits: A Study of the Zaar Spirit-Possession Cult in the Northern Sudan*, (Ph.D. thesis, University of London, 1972).

Dehkhodâ, 'Ali-Akbar, 1998, *Loqat-nâma*, 2e éd., 25 vol., Téhéran, Dâneshgâh-e Tehrân.

Lazard, Gilbert, 1999, *Dictionnaire persan-français*, Téhéran, Belâdi.

Mo'in, Mohammad, 1997, *Farhang-e fârsi*, 11e éd., 6 vol., Téhéran, Sepehr.

Modarressi, Taghi, 1968, "The Zar Cult in South Iran", in Prince, R. (ed.), *Trance and Possession States*, Montreal, p. 149-155.

Natvig, Richard, 1987, “Oromos, Slaves, and the Zar Spirits: A Contribution to the History of the Zar Cult”, *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 20, nº 4, p. 669-689.
Riyâhi, ‘Ali, 1977, *Zâr va bâd va baluch*, Téhéran, Tahuri.
Sâ‘edi, Gholâm-Hoseyn, 1966, *Ahl-e havâ*, Téhéran, Mo’asses-ye motâle‘ât va tahqiqât-e ejtemâ‘i.
Seligmann, Brenda Z., 1914, “On the Origin of the Egyptian Zar”, *Folklore*, vol. 25, nº 3, p. 300-323.
Torrey, E. Fuller, 1967, “The Zar Cult in Ethiopia”, in *International Journal of Social Psychiatry*, vol. 13, p. 216-223.

Le haschich dans les sociétés musulmanes du Proche-Orient médiéval, et en particulier chez les soufis : usages et contre-usages

Eric Geoffroy
(Université de Strasbourg)

Le haschisch dans les milieux « mystiques »

D’après l’historien al-Maqrīzī, le haschisch aurait été introduit au Proche-Orient (Égypte et Syrie) vers 1221, en provenance de l’Inde. Cette introduction est imputée à un certain Ḥaydar, originaire du Bengale. Il était le cheikh d’un groupe de Qalenders venant de Perse (al-Zarakšī, 1987 : 45 ; Rosenthal, 1971 : 49-53, 159-160[1]). Ces Qalenders, ou Qalandars, nous les connaissons notamment par les Mille et une Nuits. Leur mouvance a subi diverses influences difficiles à délimiter, mais il est sûr que l’ascétisme hindou et bouddhiste a été un modèle pour ces hommes vivant sur les marges du monde indien, ainsi que le chiisme dit « extrémiste » (*ġulât al-šî‘a*). Il s’agit proprement davantage de « derviches » que de soufis, en raison de leur doctrine syncrétiste et de leur apparence physique insolite : ils avaient le crâne, la barbe, les moustaches et les sourcils rasés[2], portaient des vêtements de crin, des anneaux de fer aux mains et aux oreilles ; ils se perçaient pareillement la chair d’un gros anneau sous le sexe, afin de préserver leur vœu de chasteté. Ils ont donc été jugés d’emblée comme hétérodoxes et marginaux, voire hérétiques. Leur usage du haschisch leur a valu les foudres des juristes sunnites (*fuqahā’*), et une fatwa d’Ibn Taymiyya en a fait des hérétiques n’appartenant ni à l’islam ni même aux « Gens du Livre », juifs et chrétiens notamment, reconnus par l’islam (Ibn Nāṣir al-Dīn, 1991 : 99). Dans l’Inde contemporaine, les Kalendars « gitans » continuent à dresser des ours en leur traversant le museau au fer rouge pour y faire passer une corde…

Mais revenons au cheikh Ḥaydar. Le haschisch ayant été attaché, dès son apparition, au nom de ce cheikh et de son groupe, il fut de façon erronée appelé *ḥašīš*

1. Ce livre traite de l’usage du haschisch dans la société islamique médiévale.
2. Le mot *qalandar* signifie d’ailleurs « rasé » en persan.